

CÉLÉBRATION ET ADORATION EUCARISTIQUES. ÉTUDE DE LEURS RAPPORTS

Monique Brulin

L' EUCARISTIE est à la fois célébration et mystère. Au cœur même de l'action liturgique, surgit cette attestation : *Mysterium fidei*.

Action et mystère

Comme le rappelle l'Instruction *Eucharisticum mysterium* (S. Congrégation des rites, 1967), l'Eucharistie est un acte du Christ et de l'Église, spécialement dans la grande prière eucharistique où « l'Église ne faisant qu'un avec le Christ, rend grâce au Père, dans l'Esprit Saint, pour tous les biens qu'il confère aux hommes par la création et, d'une façon supérieure, par le mystère pascal ; et elle implore de lui l'avènement de son règne » 1.

L'Instruction - s'appuyant d'ailleurs sur *Lumen Gentium* n° 11 et sur l'encyclique de Paul VI *Mysterium fidei* de 1965 - demande de « considérer le mystère eucharistique

1. Introduction, n° 3-c : *La Documentation catholique* 64, 1967, n° 1496, c. 1094.

dans toute son ampleur », c'est-à-dire « aussi bien dans la célébration que dans le culte rendu aux saintes Espèces » en dehors de la célébration eucharistique. Mais, celle-ci est « vraiment la source et la fin du culte qui est rendu à ce mystère en dehors de la messe »².

Dans son développement, le texte de l'Instruction vise à mettre en évidence les liens qui marquent les différentes composantes du culte eucharistique dans et hors de la célébration :

1. L'unité de l'offrande et de la communion indique le lien étroit qui existe entre le sacrifice de la croix et le banquet pascal.
2. Toute dévotion eucharistique en dehors de la messe n'est jamais privée de sa finalité sacramentelle.
3. L'unité du peuple de Dieu doit être signifiée par la synaxe eucharistique, en particulier, dominicale. Toute communion en dehors de l'eucharistie célébrée doit s'y référer.

Cette recherche d'unité reflète, sans doute, de réelles difficultés qui étaient apparues dans la pratique antérieure, avec une certaine hypertrophie des para-liturgies eucharistiques (messes de communion, petites messes basses, attachement préférentiel aux processions et déploiement de la Fête-Dieu, etc.).

Une présence sacramentelle

Le sentiment de division entre les pratiques et leur relation à une intelligence de l'eucharistie est étranger à la compréhension exposée au xvii^e siècle par les écrivains spirituels qui composent ce que l'on nomme l'École Française de spiritualité, dont l'initiateur est Pierre de Bérulle.

². *Id.*, 3-e ; *ib.*

Pour celui-ci, « présence divine, adorable et sacrement à nos usages », l'Eucharistie est avant tout sacrifice, un acte de culte, une réalité sensible et cérémonielle. Et cette réalité n'est pas séparable du culte céleste. La forme normale de l'exercice sacramentel du sacrifice est caractérisée par l'offrande, le mémorial et la communion. La présence eucharistique sur l'autel est toujours à considérer avec l'acte de l'Eglise et le culte céleste. Elle ne peut être une présence abstraite de Jésus, mais elle est présence sacramentelle (*ad modum sacramenti*).

Voici quelques exemples de cette conception du culte eucharistique marquée par une grande unité et une permanence :

« De tous les mystères du Fils de Dieu incarné, celui qui est plus de durée est l'Eucharistie, car il dure jusqu'à la fin du monde ; celui qui est le plus étendu est l'Eucharistie, car il s'accomplit en tous lieux ; celui qui nous est le plus proche est l'Eucharistie, car il se fait devant nos yeux, et il s'insinue jusque dans nos cœurs, et ce autant de fois que nous le voulons ; celui où il emploie le plus de puissance est l'Eucharistie, car il s'accomplit par la puissance de Jésus Christ... »³ [...].

« De tous les mystères du Fils de Dieu, celui qui est le plus exposé, c'est celui de l'Eucharistie. Car il nous est exposé en tout temps, en tous lieux et à toutes personnes ; et c'est celui de tous dont l'usage et la communication est la plus fréquente ; et c'est celui-là même qui donne l'usage et l'application de tous les autres mystères. Car ici le Fils de Dieu nous applique sa vie et sa mort, ses délices et ses souffrances, sa gloire et ses opprobres⁴; [...].

« Jésus Christ en l'Eucharistie est l'objet de notre adoration, et pour ce sujet il y est en état permanent, et non seulement en action, c'est-à-dire, ni comme simplement reçu, ni comme donné, mais comme existant et en état de durée. Tellement que recueillant toutes les choses susdites,

3. Pierre DE BERULLE, *Opuscules de piété* (1644), « Des excellences

du Très-Saint Sacrement et de la religion chrétienne », Paris, éd. Jérôme MILLON, 1997, p. 358-360.

4. Id., p. 361-362.

nous remarquons trois principales intentions de Dieu en l'Eucharistie au regard de son Fils ; car il est comme le don de Dieu aux hommes et comme le don ou offrande des hommes à Dieu, et comme l'objet de leur adoration »⁵.

En d'autres commentaires de la messe, on trouverait également cet accent porté sur l'aspect perpétuel et éternel de la louange, qui accorde ainsi l'Eglise de la terre avec celle du ciel⁶.

Dans cette relation entre célébration et mystère, une des difficultés de la « mise en présence » a son origine dans ce va-et-vient entre le sacrement et son effet ultime (le *sacramentum* et la *res*). Car il faut sans cesse refaire le chemin à travers le sacrement, pour l'interroger et pour se tenir entre la pure présence et l'immensité du mystère : ce que traduisent fort bien l'antienne des vêpres de l'office du Saint Sacrement (*O Sacrum convivium*), l'hymne *Pange*

5. *Id.*, « De l'Eucharistie », p. 369-370.

6. Par exemple dans *L'Explication des cérémonies de la grand'messe de paroisse* (1657) de M. OLIER, à propos de la Préface : « On entre en disposition d'excès et d'amour perpétuel, et l'on jouit de l'état souhaité par toutes les prières, qui se terminent par le désir que l'Église a de louer Dieu et de le prier à jamais dans les siècles ». Cité dans notre ouvrage *Le Verbe et la voix. La manifestation vocale dans le culte en France au XVII^e siècle*, Paris, Beauchesne, coll. « Théologie Historique » 106, 1998, p. 309-310.

S'agissant de l'eucharistie, l'historien L. PEROUAS a remarqué, pour cette époque, trois accents successifs : le premier sur la Présence réelle, avec une insistance sur le regard et la contemplation de l'hostie, dans une certaine continuité avec le bas Moyen Âge, le développement des Quarante Heures, les processions, expositions et acclamations du Saint-Sacrement en réaction contre la Réforme protestante. Le second, sur le sacrifice eucharistique et sur le rôle actif des fidèles dans la messe ; ce courant s'appuie sur une génération d'évêques influencés par l'esprit de Saint-Cyran, et prône la participation plus intérieure au culte. Le troisième, davantage centré sur la communion, considérée comme moyen pour obtenir la grâce d'accomplir son devoir, mais aussi sur l'adoration du Saint-Sacrement, avec une remise en valeur du caractère démonstratif du culte. Cf. « La pastorale liturgique au XVII^e siècle », *Mélanges de Science Religieuse*, 23, 1966, p. 30-44.

lingua gloriosi Corporis mysterium, ou encore, le chant *Adoro te devote, latens Deitas*⁷.

Pour exprimer cette relation de l'adoration au sacrement, référons-nous encore à un auteur du « Grand siècle », à savoir Bossuet dans ses *Méditations sur l'Évangile*. « La véritable adoration » est, pour l'évêque de Meaux, au cœur de l'eucharistie lorsqu'on reçoit dans la foi les paroles du Christ et que, discernant, comme l'indiquait saint Paul, le corps du Sauveur, on y met son espérance, on y attache tout son amour, on reçoit ce pain comme le corps du Seigneur. C'est « un acte d'adoration de la nature la plus haute et tous les prosternements qu'on fera à Jésus-Christ n'en seront que l'expression et le témoignage »⁸.

Cet acte de reconnaissance dans la foi est donc au principe de l'adoration ; la forme en est donnée par le Christ qui adore le Père dans le sacrifice. Pour Je reste, Bossuet s'en remet à « la sage dispensation de l'Église pour l'édification du peuple saint ».

Par ailleurs, à l'occasion d'un sermon sur la transfiguration, il prend appui sur un texte apocryphe de saint Augustin pour souligner l'estime égale qu'il faut apporter à la Parole et au Corps du Christ :

« Le Fils de Dieu retirant de nous cette apparence visible et désirant néanmoins demeurer encore avec ses fidèles, a pris comme une espèce de second corps, je veux dire la parole de son Évangile, qui est, en effet, comme un corps dont la vérité est revêtue. Et par le moyen de ce nouveau corps, il vit et converse encore avec nous, il agit et travaille

7. *Adoro te, devote, latens Deitas, quae sub his figuris vere latitas...* : « Je t'adore avec ferveur, Deité cachée, qui sous ces figures se réserve vraiment, [...]. Accorde-moi ce dont j'ai un si grand désir : que je te voie la face découverte ; que la vision de ta gloire soit la béatitude. Amen ». (C'est nous qui traduisons).

8. Jacques-Bénigne BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile*, édition critique avec introduction, texte et variantes par M. DREANO, Paris, Librairie philosophique Vrin, 1966, p. 433-435. On trouvera ce texte développé dans la revue *La Maison-Dieu*, 203, 1995/3, p. 147-150 (p. 149). Le numéro est consacré à la *Spiritualité de l'Eucharistie*.

encore pour notre salut, il prêche et nous donne tous les jours des enseignements de vie éternelle, il renouvelle à nos yeux tous ses mystères [...]. Le corps de Jésus Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable que la vérité de Jésus Christ est dans la prédication évangélique »⁹.

Dévotion personnelle ou manifestation publique

L'observation des pratiques eucharistiques dans l'histoire fait apparaître une distinction : d'une part, une dimension plus personnelle de l'adoration sous forme de dévotion, comme, par exemple, les visites au Saint-Sacrement, ou l'adoration nocturne sans être devant le Saint-Sacrement exposé ; d'autre part, des actions publiques qui déploient des processions, notamment dans le cadre de la Fête-Dieu, et qui ont toujours été très réglementées par l'Église, en dépendance directe du Saint-Siège, ou avec permission de l'évêque pour une cause importante de nécessité publique. L'enjeu est, en effet, la manifestation de l'Église, qui n'est pas indépendante de l'expression de ce mystère.

Un auteur comme Jean-Baptiste Thiers, dans son *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement*, en 1673¹⁰, mettait en évidence deux points d'attention : 1. La révérence et la parfaite dévotion nécessaire. 2. Le déploiement de l'apparaître qui risque de servir plus « la pompe et l'ostentation » que la dévotion. Se posait aussi à cette époque la question de la réglementation des places dans les processions, avec les préséances. À cela pouvait s'ajouter certaines pratiques proches de la superstition¹¹.

9. J.-B. BOSSUET, « Sermon pour la fête de la Transfiguration », dans *Instructions choisies des grands prédicateurs sur les épîtres et les évangiles des dimanches et fêtes*, Paris, Librairie liturgique-catholique, 1859, t. III, p. 386-409 (date probable : 1663).

10. Jean-Baptiste THIERS, *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'autel*, à Avignon chez Louis CHAMBEAU, 1777, 4^e édition, en deux tomes.

11. Comme, par exemple, utiliser ces processions dans le but de détourner de la tempête ou de l'orage. Pour éviter ces tendances, saint Charles BORROMÉE donnera une réglementation très stricte.

Il est intéressant de constater que les Constitutions des religieuses de Port-Royal (1665) - vouées à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement - précisent qu'elles ne mettront pas leur dévotion à avoir souvent l'eucharistie exposée sur leur autel (seulement pendant l'octave et par ordonnance de l'évêque). Elles pratiquent cependant une adoration continue, jour et nuit. « Et ceci n'est pas une simple prière, mais un culte spécial qu'elles rendent à ce mystère qui a rapport à la sainte communion ». Ces religieuses doivent pour cela être en état de communier spirituellement « pour ne pas faire obstacle aux effets de l'amour de Jésus Christ ». Elles ne procéderont pas à l'exposition, qui se pratiquait en d'autres lieux tous les jeudis, « comme n'étant pas là l'intention de l'Église romaine que cela se fasse si fréquemment, et c'est ce qui doit leur apprendre que le culte de Dieu est d'autant plus parfait qu'il est plus intérieur [...]. Ce qui convient plus particulièrement à la sainte eucharistie, qui est le plus caché de tous les mystères »¹².

On peut comprendre qu'il y ait une convenance à adorer ce qui reste « en réserve », comme tel. C'est pourquoi, la principale dévotion pour ces religieuses doit être « de se rendre elles-mêmes des eucharisties en portant Jésus Christ dans leur cœur, et le portant comme exposé à la vue les unes des autres, en représentant par leurs actions les effets de ce divin mystère ». Attitude augustinienne, si l'on se réfère au sermon 126 de saint Augustin complété par l'homélie 18 sur l'évangile de Jean : le Christ habite dans l'homme intérieur, et les préceptes de la justice constituent un collyre énergique pour voir.

Concernant le rapport entre implication personnelle et manifestation publique de la dévotion eucharistique, l'en-

12. *Les Constitutions du monastère de Port-Royal du Saint-Sacrement*, Paris, chez Guillaume DESPREZ et Jean DESESSARTZ, 1721, ch. premier : « De la vénération du Saint-Sacrement », p. 1-12.

cyclique *Mysterium fidei* (1965) en présente ainsi les principaux traits 13 :

1. L'implication personnelle comporte, d'une part, la participation au sacrifice eucharistique, en communiant pour vivre plus fidèlement l'évangile ; d'autre part, la visite rendue au Saint-Sacrement, comme marque de gratitude, d'amour et comme hommage de l'adoration due à Dieu.

2. Pour le peuple dans son ensemble, il s'agit d'éprouver et de comprendre la vie cachée avec le Christ en Dieu (Col 3, 3), Car jour et nuit, il est au milieu de nous (n° 67).

3. Pour la communauté ecclésiale, religieuse ou paroissiale, l'eucharistie est gardée dans les églises ou les oratoires, comme centre spirituel de ces communautés et même de l'Église universelle et de l'humanité (n° 68).

4. Conséquence missionnaire : Le culte eucharistique porte les âmes à « l'amour social », en vertu duquel nous préférons le bien commun au bien particulier, faisant nôtre la cause de la communauté, de la paroisse, de l'Église universelle, et étendant la charité au monde entier (n° 69).

Les derniers articles (70 à 75) rappellent que l'eucharistie est ordonnée à l'unité du Corps mystique du Christ. Ainsi, le culte d'adoration, aussi bien que la célébration, peuvent concourir à cet objectif ultime.

13. Voir le texte complet dans *La Documentation catholique* 62, n° 1456 du 3 octobre 1965, col. 1633-1651. Il faudrait évidemment accorder ici attention aux développements du culte eucharistique qui ont marqué le xIx^e siècle. Une tension s'est instaurée entre une piété eucharistique qui avait tendance à se replier sur ses aspects plus intimistes et individuels, et les mouvements qui ont pu contribuer à mettre la dévotion eucharistique en relation avec ses virtualités sociales, à la fois comme édification d'une société chrétienne (catholique) et comme ouverture vers l'action dans le monde. Le mouvement liturgique croîsera cet élan et réinvestira la dévotion dans la célébration elle-même.

Le voir et le regard : Le site de l'adoration

Nous développerons ici un point de vue plutôt anthropologique en nous intéressant, notamment, à ce qui touche les comportements et la situation.

En raison de l'indispensable relation qui unit le culte eucharistique et l'action elle-même, nous pouvons penser que le lieu de l'adoration eucharistique, pratiquée en dehors de la célébration, doit présenter quelque homologie avec le lieu de l'action eucharistique. Faut-il d'ailleurs parler de lieu, ou plutôt de site, ou encore, de scène ?

Le site de l'adoration

Le concept de site peut correspondre à un entre-temps, temps d'être là et de se disposer, engageant un certain nombre de données entrant en composition. Il y a comme une mise en figure sensée de l'espace où l'orientation est une donnée fondamentale. Dans l'espace liturgique, déjà, le sanctuaire, le livre, la croix, l'autel, commandent cette orientation.

Pour l'adoration eucharistique - que le Saint-Sacrement soit exposé ou non - il s'agit de se tenir en un lieu marqué par le signe qui nous convoque au centre de la foi. Se tenir là, c'est en même temps être tenu par le signe. Il nous maintient, ou nous ramène au centre, nous décentre, nous recentre, nous donne une place¹⁴. Mais le don de la place renvoie à la place du don, et suppose que celle-ci soit repérable. C'est pourquoi l'autel joue un rôle prééminent, comme lieu vide où quelque chose de fondateur advient, dans un certain espacement à partir duquel les *circumstantes*, ceux qui se disposent autour de l'autel, ou plutôt

14. Dans un échange au cours de ce colloque, une personne disait : « J'existe là, devant le Dieu vivant ».

ceux qui sont disposés par lui, s'inscrivent ainsi non en spectateurs de la scène, mais en témoins.

C'est pourquoi toute adoration eucharistique trouve son orientation juste dans ce rapport au lieu où sont déposés le pain et le vin¹⁵, « à l'amorce d'une redistribution de toute place reconnue et saluée » pour reprendre une expression de J.-Y. Hameline élaborant une poétique du rituel chrétien¹⁶. L'auteur remarque, par ailleurs, que l'absence d'icône dans la liturgie romaine relève de cette logique suivant laquelle le bien n'est pas donné d'abord à contempler : il est de l'ordre du possible et de la chose annoncée. Le visage du Christ n'a pas encore été recomposé ; et pourtant, si l'on se souvient des catéchèses de Cyrille de Jérusalem, il nous est dit : « avec soin, sanctifie tes yeux par le contact du saint corps »¹⁷. On se trouve ici transporté à quelque frontière du regard. Une sorte d'épreuve tactile relaye la vue. Une tension de présences passe par le regard, plus orienté que focalisé.

Les techniques de méditation préconisent le plus souvent une certaine focalisation à partir d'un objet ou d'une situation formelle (l'hésychasme, le zen, le mandala, le Tao), une concentration sur un point externe ou interne au corps. Cet exercice permet un équilibre entre deux extrêmes : le vague des pensées, un certain vertige du vide et, au contraire, la constriction d'angoisse, une sorte d'enfermement, par trop de focalisation, trop de « présence ».

15. La visibilité des espèces eucharistiques comme corps et sang du Christ s'inscrit dans un processus de reconnaissance d'un don, en référence à la Pâque de Jésus, réalisée par l'Église qui célèbre dans la foi, en fidélité au commandement du Seigneur. On peut lire à ce sujet l'article de L. GIRARDI : « "Del vedere l'ostia..." ». La visione come forma di partecipazione », *Rivista liturgica* 87, 2000, p. 449-458.

16. Jean-Yves HAMELINE, *Une poétique du rituel*, Paris, Cerf, 1997. Notamment, ch. V : « *De rebus liturgicis* » et ch. VI : « Le culte chrétien dans son espace de sensibilité ».

17. Cyrille DE JERUSALEM, *Catéchèses mystagogiques* V, 21-22, 2^e édition, Paris, éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 126bis, p. 171, 1988.

L'exposition du pain consacré, parce qu'elle renvoie à sa source qui est l'action eucharistique, oriente le regard vers cette source : le don et l'action de grâce et, en même temps, le geste qui la finalise : la fraction et la communion. Cela suppose d'avoir traversé les mystères de l'initiation, ou d'être suffisamment averti de leur portée. Sinon, ne risque-t-on pas de renforcer la mise en scène sur le versant théâtral ? Pour cette raison, il convient d'être prudent à l'égard des enfants qui n'ont pas encore communié. Comment sera rendu possible le discernement du corps, au sens paulinien de 1 Co 11, 28, c'est-à-dire, corps du Christ et corps ecclésial ? On peut éduquer au silence intérieur en référence à Jésus Christ et sous la motion du Saint Esprit, sans forcément exposer les espèces eucharistiques¹⁸.

C'est, en effet, parce que le regard ne s'arrête pas à la matérialité du signe, désolidarisé de son système de signification (le mystère pascal et l'action eucharistique), que l'équilibre peut être tenu entre deux excès : l'épreuve du vide où il n'y a rien à voir ou, au contraire, la fascination ou la sidération. L'objet devant lequel on se place compense. S'il y a surcroît, il apporte une ouverture ; relativement au vide, il offre un support. Cependant, ce qu'il donne à voir est peut-être avant tout *un mode de regarder*, qui peut se décliner selon diverses attitudes : étonnement, stupéfaction, admiration, suspension, désir,... Précisément parce que le voir est en réserve et qu'il s'agit de se tenir dans la présence de ce qui est « de soi » caché. Paradoxe d'une religion exotérique qui livre à tous son secret, mais qui, en fait, le tient comme mystère. Le danger serait ici encore de prendre le *sacramentum* pour la *res*. Il ne peut y avoir d'adoration de Dieu qui soit « absolue », sans support. Devant le Saint-Sacrement, cette adoration se

18. L'inversion du processus initiatique demande en tout cas réflexion. Peut-on adorer extérieurement ce qui ne prend sens et réalité que dans la célébration eucharistique, sans avoir fait l'expérience, si l'on peut dire, de l'intérieur ? Il semble préférable de laisser travailler la Parole avant d'entrer dans le mystère du Verbe fait chair.

ré-alise ¹⁹ *ad modum sacramenti*, passant par un certain chemin de retour qui est eucharistique.

Pudeur et respect

Se tenir dans la présence de ce qui est de soi caché suppose quelque vigilance afin que le signe ne s'exténue pas en lui-même. Quelque chose est recueilli avant d'être à nouveau livré, car sa vocation ultime n'est pas de demeurer « en réserve ». La même question pourrait être évoquée en ce qui concerne la Parole. Celle-ci est recueillie dans un livre (un corpus de livres) avant d'être à nouveau livrée. Ce corps de parole, reconnu comme parole de Dieu pour son peuple, ne peut être exposé sans vigilance, découpé sans précaution, affiché comme un slogan, interprété de manière réductrice. Il n'advient d'ailleurs comme parole de Dieu que dans le croisement des textes recueillis par l'Église et relevés par la voix vive d'un lecteur, avec l'interprétation des frères et l'histoire personnelle de chacun.

Pour revenir aux espèces eucharistiques, l'Église a toujours pris beaucoup de soin pour qu'elles ne soient pas l'objet de « profanation », c'est-à-dire de non respect par rapport au mystère qu'elles portent. Le risque ne venant pas uniquement de l'extérieur.

Cette voie de respect peut prendre plusieurs aspects.

1. De même que la modestie de l'autel est recommandable ²⁰, de même une certaine modestie dans la présentation des espèces consacrées (en l'occurrence et le plus souvent, le pain, l'hostie), s'accorde avec ce qu'elles annoncent. Saint Augustin remarquait ceci : alors que le

19. On se reportera au versant de la réflexion développée par Jean-Luc Marion dans ce même colloque.

20. Voir notamment les réflexions du Père F. DEBUYST : « La problématique de l'autel », tiré à part extrait des *Chroniques d'art sacré*, Comité national d'Art Sacré, n° 1,2, 3, et 4, 1986.

monde environnant est rempli de richesses aptes à recevoir une signification, « quand il s'agit des sacrements de la liberté chrétienne, alors suffisent l'eau, le froment, le vin et l'huile »²¹. De simples choses auxquelles le Christ a associé ses gestes sauveurs et à partir desquelles l'homme peut faire de ce monde un pays habitable.

2. Ensuite une certaine modestie, voire pudeur dans la présentation de l'orant. On retrouve des problèmes qui existent déjà dans l'action liturgique : l'exposition de soi. Or, parce qu'il s'agit d'un lieu public et d'un « site » de la foi, la composition, qui s'opère dans la posture de chacun, lui donne sa place de sujet de la foi à l'abri de sa toute puissante subjectivité (pouvoir dire « je », à l'abri de l'impérialisme du « moi »). Cela suppose une certaine familiarité, mais aussi une vraie réserve.

Pour cette raison, il n'est pas souhaitable de garder le Saint-Sacrement chez soi de manière privée, de se l'approprier en quelque sorte. Quelque chose se perdrait de cette tension du signe vers sa vocation communautaire et missionnaire. Mais aussi, et peut-être surtout, de sa dimension gracieuse. Si l'exposition est possible et permet la relation la plus intime avec le mystère trinitaire, c'est aussi parce qu'elle reste proposée comme un don. Et le don de l'adoration vient de l'eucharistie elle-même. C'est une grâce²².

Mais il y a, de ce point de vue, une possibilité de donner forme à l'expérience spirituelle. Cette relation à la présence eucharistique a effectivement permis à des personnes religieuses, qui ne vivaient pas un itinéraire mystique, quelque peu exceptionnel, de trouver cette forme, à l'abri de l'illumination, ou des dérives quiétistes. Une certaine mystique a pu disparaître, comme l'a souligné Louis Cognet²³, mais pas la spiritualité. Il s'agit aujourd'hui

21. Lettre 55. 2^e lettre à Januarius, 7, 13, PL 33, col. 210.

22. En ce sens, particulariser une catégorie d'orants par le terme « adoreurs » semble peu convenir à cette dimension gracieuse.

23. Louis COGNET, *Crépuscule des mystiques, Bossuet - Fénelon*, Paris, Desclée, 1991 (1^{re} édition 1958).

encore d'en trouver des vecteurs en évitant certaines dérives (comme, par exemple, celle du *new age*). La contemplation eucharistique ne saurait se réduire à une hostie blanche, nuageuse, et à des fumées d'ostensoir. Isoler un des éléments de la figure risque d'ailleurs de faire penser trop vite ou trop facilement à un « achèvement », une certaine totalisation. Or, l'eucharistie ramène au mystère total : la fraction et les deux espèces.

« *Élevons notre cœur !* »

En relation avec cette gracieuseté du don eucharistique, nous voudrions citer encore une fois Bossuet. Dans une *Explication de quelques difficultés sur les prières de la messe* (1689), il observe que l'Eucharistie entretient notre désir, étant ce lieu où « voir » et « ne plus voir », présence/absence, trouvent leur étonnant renversement dans le Sacrifice et l'action de grâce :

« L'Eucharistie, j'oserai le dire, est une absence pour un cœur qui aime et qui veut voir [...] et nulle présence ne nous satisfait que celle de la claire vue ; c'est pourquoi Jésus Christ disait, *Je m'en vais et vous ne me verrez plus* [...], *parce que je m'en vais à mon Père* ; faisant toujours consister le mal de l'absence dans la privation de la vue. [...]

« Parlant de son retour à la fin du monde, *Je vous verrai encore une fois et votre cœur se réjouira* [...]. *Ce sera, comme dit saint Paul, lors que je le connaîtrai comme j'en suis connu*, [...] ; *et lors, comme dit saint Jean, que nous lui serons faits semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est.*

« Jusqu'à ce que cela soit, nous avons beau l'avoir dans l'Eucharistie très réellement présent ; comme nous ne le voyons pas, et que *nous marchons par la foi*, notre amour, j'ose le dire, le tient pour absent, parce qu'il n'a point la présence qui le rend heureux et qui contente le cœur [...]. (Dans l'Eucharistie), sa gloire nous est cachée et jusqu'à ce qu'elle nous paraisse, rien ne sera capable de nous rassasier. [...] C'est pourquoi, [...] disparaissant d'avec nous

selon la présence visible, *il nous laisse un autre consolateur* ; un consolateur invisible ; un consolateur au-dedans ; en un mot, le Saint-Esprit, qui, animant notre foi et notre espérance, adoucit nos gémissements et rend notre pèlerinage plus supportable. [...]

« Elevons donc notre cœur en haut dans ce Sacrifice. C'est déjà l'élever beaucoup que de croire Jésus Christ présent pendant qu'on l'y voit si peu ; mais il faut l'élever encore jusqu'à désirer de le voir dans sa gloire [...].

« C'est le sens de cette parole : *Le cœur en haut* ; et le peuple ayant répondu, *Nous l'avons élevé vers le Seigneur*, on continue en disant, *Rendons grâces au Seigneur notre Dieu* ; par où non seulement on confesse que cela même qu'on a élevé son cœur à Dieu, est un effet de sa grâce, dont il faut le remercier, mais encore on reconnaît que toutes nos prières et nos Sacrifices sont fondés sur l'action de grâces, parce que nous avons déjà reçu avec Jésus Christ, où tout est, le fonds de tout ce que nous demandons et attendons ; [...] »²⁴.

Bossuet exprime ainsi avec force le renversement opéré par la présence intérieure de l'Esprit, qui convertit et adoucit nos gémissements pour les faire resurgir à l'extérieur en élévation confessante et en action de grâce, dans une sorte d'« entrevision » possible.

Dans l'intervalle que la voix confessante maintient entre le dedans et le dehors, elle touche en étant touchée, sans franchir la distance. Elle laisse au regard cette réserve qui ne prétend pas enfermer dans une vision humaine le mystère entre-aperçu ; elle donne en même temps au sujet croyant le support nécessaire et apaisant qui lui permet de porter son incomplétude.

C'est dans cette perspective que peut être située, en particulier, la littérature musicale des Motets, dont la fortune en France est très grande, depuis les *Cantica sacra* d'Henri Du Mont, en 1652, jusqu'aux motets de Marc-Antoine Charpentier, par exemple, en passant par ceux de Lully,

24. J. B. BOSSUET, *Explication de quelques difficultés sur les prières de la messe à un nouveau catholique*, Paris, chez la Veuve de Sébastien MABRE-CRAMOISY, 1689, p. 278-288.

Nivers, Brossard, Campra,... Avant même d'inscrire le récit au cœur de la musique, le compositeur établit, le plus souvent, un site dans lequel vont s'annoncer les figures et les mouvements qui portent l'âme priante vers ces figures. L'interjection souvent répétée *o, o, ...*, crée une sorte de distance qui prépare la prononciation du nom divin ou de ses qualités délectables : *o Sacramentum, o Miraculum Charitatis, o Pia Deitas... ad te fontem misericordiae recurro,... Salvatorem habere suspiro,... suspiro,...* La musique met le gémissement en rapport avec lui-même comme forme. Le chant transforme la parole en regard et le regard en parole.

Un regard passe dans la voix, qui s'oriente vers l'objet de son désir. Ceci ne se joue pas seulement devant le Saint-Sacrement, mais aussi en d'autres moments de prière. Par exemple dans le chant des antiennes *Ô* de l'avent, qu'un auteur du XVII^e siècle qualifiait « d'exclamations en forme de désir ». La cérémonialisation réglée par l'Église permettait aux chrétiens assemblés d'entrer dans l'esprit et la disposition véritablement accordée à ce temps d'attente en vue de célébrer le mystère de Noël²⁵.

Éléments de prospective pour la célébration eucharistique

Il s'agit de recharger le cérémonial de la messe pour une intégration de l'adoration au cœur de l'action liturgique et dans son prolongement. Ce qui ne veut pas dire suspendre le temps de l'action, interrompre son mouvement, car la véritable adoration ne peut venir que de ce mouvement lui-même.

25. Pour l'analyse de ce commentaire, voir notre ouvrage : *Le Verbe et la voix, op. cit.*, p. 220-226. Des hymnes de l'Office permettent encore aujourd'hui de faire l'expérience de cette orientation adorative active, tournée vers le Jour qui vient.

La messe comporte d'ailleurs des moments de stase qui seraient à considérer avec soin : *l'Amen* (les anciens prêchaient sur l'Amen), ou les adresses qui qualifient la nature de l'action et son orientation : « Le Seigneur soit avec vous »,... « Commencement de l'évangile... ».

Les rites d'entrée peuvent mener aux mêmes attitudes : accueillir le Seigneur suppose de se tourner vers lui, de se convertir. Quand on se convertit au Seigneur, le voile tombe. Nous pouvons voir resplendir dans l'Évangile la gloire du Christ qui est l'image de Dieu (2 Co 3, 17). Le *Kyrie* : un regard orienté dans la contemplation du Père et du Fils avec le Saint-Esprit. Le *Gloire à Dieu* tourné vers le Christ : admiration du Christ Seigneur, supplication dans la reconnaissance.

De même pour la parole de Dieu, lorsqu'un chrétien dans l'assemblée donne sa voix vive au texte des Écritures ; annonce de la lecture et acclamation.

Entrer dans la louange du Christ, c'est peut-être d'abord se taire, puis se laisser porter par le murmure de la louange du peuple saint.

Il y a une tension à gérer entre des moments d'arrêt, de considération, et les actes qui donnent quelque chose à vivre. Prendre le temps de l'apport des dons. Dire correctement la prière eucharistique. Accorder du soin au Notre Père, à l'Agneau de Dieu, à la fraction.

Dans sa liturgie, l'Église continue, en effet, de désigner Celui dont la parole précède toute scène de ce monde : « Voici l'Agneau de Dieu... ». La précedence de la figure s'enrichit de son incidence ici et maintenant. Toutefois, comme figure, elle ne s'y épuise pas.

Monique BRULIN

Bibliographie complémentaire

- JEAN-PAUL II, *L'Église vit de l'Eucharistie*, Lettre encyclique du 17 avril 2003, traduction française, Paris, Bayard/Fleurus-Mame/Cerf, 2003 ; notamment chap. II, n° 21-25.
- JEAN-PAUL II, « Reste avec nous, Seigneur », *Mane nobiscum Domine*, Lettre apostolique pour l'Année de l'Eucharistie, traduction française, Paris, Bayard-Centurion/Fleurus-Mame/Cerf, 2004.
- L'ensemble du dossier présenté dans *La Maison-Dieu* 225, 2001/1, « L'adoration eucharistique », notamment :
 - Paul DE CLERCK, « Adoration eucharistique et vigilance théologique », p. 65-109.
 - Table ronde, « Débat œcuménique sur l'adoration eucharistique », p. 89-109.
- Le dossier de la revue *Célébrer* 329, juin/juillet 2004, notamment :
 - Monique BRULIN, « Le culte eucharistique en dehors de la messe : l'intelligence qu'en donne le Rituel », p. 46-50.
 - Robert CABIE, « Le culte eucharistique en dehors de la messe. Un peu d'histoire », p. 25-26 et 43-44.
 - Philippe BARRAS, « Regards croisés sur trois dispositifs », p. 54-57.
- Raniero CANTALAMESSA, *L'Eucharistie, notre sanctification*, trad. de l'italien, Éd. Saint-Augustin, 1999.